

Supplément à l'entretien : la voix des écrivaines face à l'impératif de célébrité

Sophie Bros, Université Paris Nanterre 

Violaine FRANÇOIS, Université Paris-Est Créteil 

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 20, n° 1 : « Les écrivain·e·s du XIX^e siècle et l'impératif de célébrité », dir. Violaine François et Marceau Levin, juillet 2026

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press
Site internet : www.revue-relief.org
Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Sophie Bros et Violaine François, « Supplément à l'entretien : la voix des écrivaines face à l'impératif de célébrité », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 20, n° 1, 2026, p.160-168. doi.org/10.51777/relief27614

Supplément à l'entretien : La voix des écrivaines face à l'impératif de célébrité

Sophie BROS, Université Paris Nanterre
Violaine FRANÇOIS, Université Paris-Est Créteil

Résumé

En écho à l'entretien avec Damien Zanone consacré à la célébrité littéraire des écrivaines au XIX^e siècle, ce supplément se propose non pas d'ajouter un discours critique au discours critique, mais de faire entendre, autant que possible, la voix des écrivaines elles-mêmes. Il rassemble un choix d'extraits puisés dans les correspondances et les écrits personnels d'Amable Tastu, Victoire Babois, Marceline Desbordes-Valmore, Élisabeth Mercoeur, Jane Austen, George Sand, Sophie de Ségur et Constance de Salm, organisés selon plusieurs axes : économie de l'écriture, sororité d'autrice, stratégies de discrétion, rapports à la critique, vieillesse et reconnaissance, difficulté d'être femme et écrivaine. À travers ces voix singulières, c'est moins une typologie qu'une cartographie des hésitations, des contradictions, des stratégies et des résistances qui se dessine, autant de manières de désirer, d'habiter, ou de déjouer, l'impératif de célébrité.

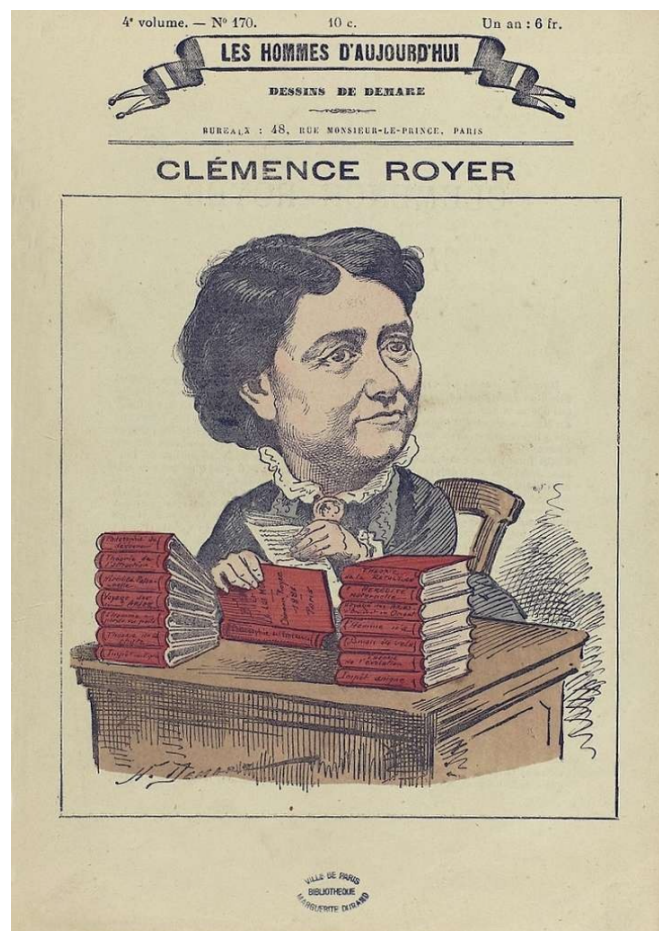


FIG. 1. *Les Hommes d'aujourd'hui* : Clémence Royer, n° 170, 1882, Bibliothèques de la Ville de Paris.

Note préliminaire

Mes vers peuvent paraître agréables à mes amis et leur plaire à cause de ma jeunesse, mais ils ne sont pas assez bons pour être publiés [...] Voici donc ce que je propose : si tu persistes à les montrer et à me faire suivre une carrière littéraire, je ne me marierai pas, je me consacrerai à la poésie, je travaillerai et, Dieu aidant, je te promets que j'aurai du talent. Si au contraire, tu veux que je me marie, laisse-moi devenir une bonne femme prête à faire le bonheur de mon époux et de mes enfants et ne montre jamais les vers que je compose pour moi et les miens comme une distraction où le public n'a rien à voir¹.

Ces lignes de la poétesse Amable Tastu, adressées à son père à l'âge de dix-huit ans, condensent avec une netteté remarquable ce qui pourrait apparaître comme une aporie de la célébrité féminine au XIX^e siècle. À travers cette alternative radicale – écrire pour le public ou demeurer dans l'espace domestique – se dessine une tension fondamentale : l'impératif de visibilité se heurte aux normes de discrétion et de retrait assignées aux femmes. Dès lors, envisager la célébrité littéraire à partir d'une approche genrée ne relève pas d'un simple choix méthodologique, mais d'une nécessité critique. Dans la société du XIX^e siècle, les écrivaines ne peuvent pas aspirer à la reconnaissance publique au même titre que leurs homologues masculins. Elles ne disposent pas non plus des mêmes réseaux de sociabilité, des mêmes relais médiatiques, des mêmes formes de légitimation. Une question radicale se pose alors : les termes de « célébrité » et d'« autrice » ne sont-ils pas contradictoires ?

C'est à partir de cette tension, entre aspiration à la visibilité et injonction à la réserve, que s'élabore le présent supplément. En écho à l'entretien avec Damien Zanone, il se propose non pas d'ajouter un discours critique supplémentaire, mais de faire entendre, autant que possible, la voix des écrivaines elles-mêmes. Il s'agit, en quelque sorte, de déplacer le regard : passer de l'analyse des conditions de la célébrité à l'écoute des manières dont elle est vécue, pensée, acceptée, refusée ou contournée. Pour ce faire, nous avons privilégié les écrits personnels – correspondances, échanges avec les éditeurs, lettres adressées aux proches – qui offrent un accès privilégié à l'intimité de la célébrité. Le choix d'un corpus restreint d'autrices vise à faire apparaître, à travers quelques trajectoires singulières, la diversité des rapports à la visibilité publique et les tensions propres à la condition d'écrivaine dans un espace littéraire en voie de médiatisation. Tendons donc l'oreille : ce sont moins des positions stabilisées que des hésitations, des contradictions, des stratégies et des résistances que ces voix laissent affleurer – autant de manières de désirer, d'habiter, ou de déjouer, l'impératif de célébrité.

Nous avons choisi de regrouper ces témoignages selon une série d'enjeux récurrents, qui dessinent une forme de taxinomie des effets de l'impératif de célébrité sur les écrivaines : enjeux économiques, stratégies de légitimation, rapports différenciés à la critique ou encore modalités d'inscription dans l'espace public. Il s'agit moins d'établir des catégories rigides que de faire apparaître, à travers ces voix singulières, la diversité des usages, des contraintes et des appropriations de la célébrité.

1. Lettre d'Amable Tastu à son père Charles Voïart, citée dans Christine Planté (dir.), *Femmes poètes du XIX^e siècle. Une anthologie*, 2^e éd., Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2010, p. 45.

Pratiques de la célébrité : écrire pour vivre

Marceline Desbordes-Valmore à son frère Félix, 17 juin 1812 :

Je suis, tu le vois, à Paris, où j'espère me fixer. Papa y est aussi, très bien portant et surtout bien content d'avoir de tes nouvelles. J'y vais jouer la comédie. Tu vois que je m'explique plus simplement que toi, qui ne parles que par Apollon, et ses sœurs que j'aime pourtant et que je cultive toujours. Mais je ne chante pas ; mon genre est plus sérieux. Je tâcherai pourtant qu'il ne soit pas trop triste, car tu sais que mon caractère m'y porte, malgré moi. Prie le ciel, mon pauvre prisonnier, qu'il m'accorde de la santé. J'en ai besoin pour assurer mon existence et celle de papa.

Idem, 17 juin 1816 :

J'ai augmenté [la] pension [de Papa], et ferai davantage encore par la suite, si j'ai un avenir...

Jane Austen, à sa nièce Fanny, 18 et 30 novembre 1814, au sujet de *Mansfield Park* :

Tu seras heureuse d'apprendre que la première édition de *Mansfield Park* est épuisée. Ton Oncle Henry souhaiterait que je me rende en ville afin d'arranger une deuxième édition, cependant, comme je ne puis guère quitter commodément la maison en ce moment, je lui ai écrit pour lui communiquer mes volontés et mes souhaits, ainsi, sauf s'il m'y exhorte, je n'irai point. Je suis fort gourmande et souhaite en tirer le plus de profit possible ; mais comme tu es bien au-dessus de ces questions d'argent, je ne t'infligerai pas les détails. Tu es plus à même d'apprécier les plaisirs de la vanité, et tu partageras le mien lorsque je t'enverrai les éloges qui me sont adressés de temps à autre, et qui m'arrivent par les biais les plus divers.

Je n'ai pas encore déterminé si je me hasarde à publier une deuxième édition. Cela sera sans doute décidé aujourd'hui puisque nous devons voir Egerton [son éditeur]. Les gens sont plus prompts à emprunter ou à faire des éloges qu'à acheter, ce qui ne me surprend pas. Cependant, bien que comme tout un chacun, j'apprécie les louanges, je suis tout aussi friande de ce qu'Edward appelle l'Étain.

Jane Austen, à sa nièce Caroline Austen, 14 mars 1817 :

[...] je viens juste de recevoir presque 20 livres pour la 2^e édition de *Raison et sentiments* qui me dotent brusquement d'une abondante ardeur littéraire².

George Sand à Gustave Flaubert, 8 décembre 1872 :

J'ai eu assez de compliments dans ma vie [...]. De l'argent, j'en ai gagné de quoi me faire riche. Si je ne le suis pas, c'est que je n'ai pas tenu à l'être.

2. Jane Austen, *Du fond de mon cœur. Lettres à ses nièces*, traduit et présenté par Marie Dupin, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio », 2017, p. 312.



GEORGE SAND (AMANTINE-LUCILE-AURORE DUPIN, baronne DUDEVANT, connue sous le pseudonyme de :), célèbre littérateur français, née, à Paris, le 5 juillet 1804. A part le nom de DUPIN, qui n'est pas très-vaporeux, il faut bien convenir que tous ceux que l'on donna à la baronne, depuis celui de *Amantine* jusqu'à celui de DUDEVANT, ne la prédestinaient guère à devenir une prosaïque et tranquille passementière. —

FIG. 2. Portrait de George Sand dans *Le Trombinoscope*, journal satirique, 1872, p. 103, Bibliothèque nationale de France.

Sororité d'autrice

Poème d'Élisa Mercœur à Delphine Gay, 19 octobre 1826 :

Longtemps, hélas ! mon nom peut rester inconnu ;
Si vous le prononciez, redit par une muse,
Il serait peut-être entendu.
[...]
Que votre voix, unie à celle de ma lyre,
Soit le touchant écho de mes timides chants.

Jane Austen, à sa nièce Anna, fin 1815 :

De la même façon que je désire faire la connaissance de ta Jemina, je suis certaine que tu apprécieras de faire celle de mon Emma, et j'ai donc grand plaisir à te l'envoyer pour lecture. Garde-le aussi longtemps que tu le souhaites puisque tous l'ont déjà lu ici.

Jane Austen à Anna Chawton, mercredi 28 septembre 1814 (Walter Scott vient de faire paraître anonymement *Waverley*) :

Walter Scott n'a pas à écrire de romans, surtout s'ils sont bons. Il bénéficie déjà de suffisamment de renommée et de revenus en tant que poète, et ne devrait donc pas ôter le pain de la bouche des autres. Je ne l'aime pas et, si j'y parviens, je n'ai pas l'intention d'aimer *Waverley* non plus – mais je crains de ne pas y parvenir. [...] En vérité, j'ai pris la décision de n'apprécier aucun roman, excepté ceux de Miss Edgeworth, les tiens et les miens.

Ne pas avoir l'air d'y toucher

Victoire Babois, à sa cousine, 1805 (lettre insérée dans la première édition des *Élégies maternelles*, parues chez Didot) :

Quand une douleur telle que celle dont j'étais la proie cesse d'être un tourment intolérable, elle devient une occupation chère ; c'est du moins ce que j'éprouvai. Vivre de mes souvenirs, nourrir mes regrets, leur consacrer tout ce que je pouvais leur sauver de mon temps, faire de cette habitude douloureuse mon unique bien, le dernier charme de ma vie, fut alors toute mon étude. Le temps me conduisait ainsi vers la résignation. Mais, comme je craignais de fatiguer mes amis par la répétition continuelle de mes regrets, et que j'écris volontiers, je les écrivis, seulement pour m'en entretenir. C'est dans cet entretien que je m'aperçus, à mon grand étonnement, que j'avais fait, en croyant écrire de la prose, une douzaine de vers de suite. Je crus me tromper : j'ouvris un poète pour comparer, et je vis que c'étaient réellement des vers. Cette inspiration inattendue me présentait une source de consolation, et je m'y livrai sans aucune envie d'en mettre les fruits au jour... Tout ce qu'on peut imaginer au-dessus de soi, après la Divinité, répondait à peine à mes idées sur les poètes qui méritent véritablement ce titre. Je croyais leurs ouvrages, ces œuvres de la nature, non-seulement le fruit des plus grands dons qu'elle pût faire, mais encore celui d'une éducation savante et de longues études : je n'avais rien de tout cela. C'est donc pour moi seule et tout au plus pour ma famille que je fis alors mes élégies. Je venais de trouver une autre langue, d'autres accents, d'autres larmes pour pleurer ma fille : je ne vis que cela ; et sans projet, sans idée d'avenir, je me livrai à ce charme nouveau avec toute l'affection que je portais à mes souvenirs.

Marceline Desbordes-Valmore, à Sainte-Beuve, 1831 (texte que Sainte-Beuve fait paraître dans la *Revue des Deux Mondes* puis dans *Portraits contemporains*) :

La musique roulait dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées, à l'insu de ma réflexion. Je fus forcée de les écrire pour me délivrer de ce frapement fiévreux, et l'on me dit que c'était une élégie.

Face à la critique : s'en moquer dans l'intimité...

Jane Austen, à sa nièce Anna [sans date lisible] :

L'opinion de Mrs Creed [qui a moins apprécié *Mansfield Park* que le rocambolesque récit *Self Control*, de Mary Brunton] va prendre place tout en bas de ma liste [...] Je remonterai dans son estime en rédigeant, dès que je le pourrai, une bonne imitation de *Self Control* ; cela me fera progresser – mon

héroïne ne descendra pas seulement un fleuve américain seule dans un petit bateau, elle traversera l'Atlantique de la même manière et ne s'arrêtera pas avant d'avoir atteint Gravesend³.

George Sand à Gustave Flaubert, 17 mars 1872 (Sand a demandé si elle pouvait faire paraître une critique positive au sujet de Flaubert) :

À la *Revue des Deux Mondes*, ils ne veulent pas que je fasse de la critique ; quiconque n'est pas ou n'a pas été de leur cénacle n'a pas de talent et on ne m'accorde pas le droit de dire le contraire.

... se justifier par le goût du public...

Préface des *Nouveaux contes de fées* de Sophie de Ségur⁴ :

À mes petites filles Camille et Madeleine de Malaret, mes très chères enfants, voici les contes dont le récit vous a tant amusées, et que je vous avais promis de publier. En les lisant, chères petites, pensez à votre vieille grand'mère, qui, pour vous plaire, est sortie de son obscurité et a livré à la censure du public le nom de la comtesse de Ségur, née Rostopchine.

George Sand à Gustave Flaubert, 17 décembre 1869 :

J'espère bien que tu es en train de travailler. Les critiques sont un défi qui stimule. Ce pauvre Saint-René Taillandier est aussi cuistre que la *Revue*. Sont-ils assez pudiques, dans cette pyramide ? Je bisque un peu contre Girardin. Je sais bien que je n'ai pas de puissance dans les lettres, je ne suis pas assez lettrée pour ces messieurs ; mais le bon public me lit et m'écoute un peu quand même.

... et exprimer officiellement sa reconnaissance⁵

Marceline Desbordes-Valmore au chevalier Dupuy des Ilets, Paris, le 8 mai 1813 :

J'avais bien de la peine, Monsieur à vous exprimer le plaisir que j'ai ressenti en lisant votre article et la reconnaissance dont il m'a pénétrée. J'y ai reconnu votre extrême bonté – pouvais-je espérer, quand j'eus l'honneur de vous voir pour la première fois, que vous deviez un jour me faire tant de bien ? Vous m'en avez fait, Monsieur, plus que je ne saurais le dire ; je vous dois de respirer librement, et c'est un grand bonheur, vous le devinerez sans peine en songeant de quelle importance est tel article au sort d'une personne dont l'existence entière repose sur l'opinion du public.
Je suis, Monsieur, en attendant le plaisir de vous voir et de vous remercier, votre humble servante.
M^{me} Desbordes.

3. *Ibid.*, p. 287.

4. Comtesse de Ségur, *Nouveaux contes de fées*, Paris, Hachette, 1857, p. 5.

5. Le titre de cette section emprunte à une formule de Sophie de Ségur dans sa correspondance avec son fils Gaston, le 15 mars 1854.



FIG. 3. *Portrait de Marceline Desbordes*, Michel-Martin Drolling, 1808, huile sur cuivre, 45,5 × 63,5 cm, Ville de Douai, Musée de la Chartreuse.

« À quoi sert une vieille femme dans ce monde ? » : la célébrité pour exister

Sophie de Ségur (1799-1874), 15 mars 1854, à son fils Gaston :

À quoi sert une vieille femme dans ce monde ? Une fois passée à l'état de grand-mère pour tous ses enfants, son rôle est bien fini, elle n'est indispensable à personne.

1^{er} septembre 1856, à son éditeur Émile Templier :

Monsieur de Ségur m'écrit, Monsieur, que vous désirez donner pour titre à mes Contes : *Contes à mes petits-enfants*. Je vous demande instamment de n'en rien faire et de maintenir le titre que je veux leur donner : *Cinq Contes*. Il pleut des Contes à mes enfants, à mes petits-enfants, à ma fille, à ma petite nièce, à mon neveu, à mon filleul, d'une Grand-mère, d'un Grand-papa, etc. Je ne veux être ni plagiaire ni doublure.

5 février 1858, au même :

Vous savez, Monsieur, que dans une communauté conjugale, la bourse du mari ne s'ouvre pas toujours devant les exigences de la femme ; c'est ce qui m'a donné la pensée et la volonté d'écrire.

27 mai 1859, au même :

Je viens vous renouveler la proposition de m'acheter la propriété des *Contes de fées*, des *Petites filles modèles*, des *Malheurs de Sophie* [...] et des *Vacances* pour la somme de mille francs par volume. [...] Vous savez pourquoi je cherche à augmenter mes fonds qui ne restent pas longtemps dans mes mains [...]. Je dois avouer que l'argent que j'ai semé sur les grandes routes motive cette proposition que vous avez déjà rejetée il y a deux ans, mais que le succès de mes ouvrages rend plus acceptable.

Vers et maux : de la difficulté d'être femme et écrivaine

Constance de Salm, « Boutade sur les femmes auteurs », 1798 :

Qu'une femme auteur est à plaindre !
Juste ciel ! le triste métier !
Qu'elle se fasse aimer ou craindre,
Chacun sait la déprécier.

Est-elle simple et solitaire,
C'est, dit-on, affectation !
Veut-elle un instant se distraire,
Elle aime à se montrer, dit-on ;
Tout ce qu'elle ose se permettre,
En mal on sait l'interpréter ;
Elle ne peut parler, chanter,
Sourire sans se compromettre.
Son silence blesse les sots,
Ses propos ne les touchent guère ;
Elle doit parler par bons mots,
Ou ne rien dire avec mystère.
Comme un animal curieux
Tantôt chacun la considère ;
Tantôt, une bégueule altière
Lui jette un regard dédaigneux.
Un raisonneur, qui chez lui brille,
L'accable de ses lourds propos,
Et la renvoie à son aiguille,
Après quinze ans d'heureux travaux.
Une mégère la provoque,
Et lui fait, d'un ton radouci,
Tout haut, un éloge équivoque,
Tout bas, un affront réfléchi.
Un piètre auteur entre chez elle,

Malgré son ordre très-express,
Et partout va redire après :
Je viens de chez madame telle ;
Nous avons (je le dis tout bas)
Parlé de sa pièce nouvelle,
Et mes conseils n'y nuiront pas.
Un poète blâme sa prose,
Un prosateur blâme ses vers ;
On lui suppose cent travers,
On imprime ce qu'on suppose ;
Sur elle on ment, on rit, on glose,
Aux yeux trompés de l'univers.
Joignez à ces tourments divers
Les gentillesques de la chose ;
Chansons, épigramme, pamphlet,
Menus propos des bons apôtres,
Et vous connaîtrez ce que c'est
Que d'être un peu moins sot que d'autres.
Juste ciel ! le triste métier !

Oui, j'y renonce pour la vie ;
Fuyez, encre, plume, papier,
Amour des vers, rage ou folie !
Mais non ; revenez m'aveugler,
Bravez ces clameurs indiscrettes !
Ah ! vous savez me consoler
De tous les mots que vous me faites.



FIG. 4. Hubertine Auclerc par Alfred Le Petit, couverture des *Contemporains*, n° 15, 1893, Bibliothèque nationale de France.

Bibliographie

- AUSTEN Jane, *Du fond de mon cœur. Lettres à ses nièces*, éd. et trad. Marie Dupin, Paris, Le Livre de Poche, 2017.
- BABOIS Victoire, *Élégies maternelles*, Paris, Didot, 1805.
- DESBORDES-VALMORE, Marceline, *Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore*, publiée par Benjamin Rivière, Alphonse Lemerre, 1896.
- HARCHI Kaoutar, « La comtesse de Ségur, une odyssée éditoriale au féminin (1855-1871) », *Cahiers du Genre*, vol. 65, n° 2, 2018, p. 125-144.
- MERCŒUR Elisa, *Œuvres complètes d'Élisa Mercœur de Nantes*. t. I et II, texte établi par Adélaïde Aumand, Paris, Chez Madame Veuve Mercœur, 1843.
- PLANTE Christine (dir.), *Femmes poètes du xixe siècle. Une anthologie*, 2e éd., Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2010.
- REID Martine (dir.), *Les Femmes dans la critique et l'histoire littéraire*, Paris, Honoré Champion, 2011.
- SALM Constance de, *Quelques lettres extraites de la correspondance générale de Mme la princesse Constance de Salm, de 1805 à 1810*, Paris, Firmin Didot, 1841. Disponible sur gallica.bnf.fr
- SAND George et FLAUBERT Gustave, *Correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert*, Paris, Calmann-Lévy, 1904. Disponible sur gallica.bnf.fr